N° 31. SAMEDI 19 MARS 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT SIMONIENNE,

PRIX DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul;
Et chez Éverat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but : l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

RÉUNION GÉNÉRALE DU MERCREDI 9 MARS.

ÉLECTIONS.

En présence de la FAMILLE SAINT-SIMONIENNE assemblée, les PÈRES SUPRÊMES proclament les élections nouvelles.

Ils appellent

AU COLLÉGE :

Cécile FOURNEL, *Edmond* TALABOT, *Pierre-Hugues* DUGIED.

AU SECOND DEGRÉ :

Caroline SIMON, *Marie* TALON, *Palmyre* et *Claire*; *Charles-Henri* BAUD, *Emile* PARREIRE, *Adolphe* RIGAUD, *Adolphe* GUÉROULT, *Charles* DUGUET et *Joseph* FUSTER.

AU TROISIÈME DEGRÉ :

LESBAZEILLES (*Jean-Baptiste*), BONAMY (*Charles-François*), BÉRENGER (*Edouard-Onésime*), SEGUIN (*François Charles-Félix*), ROBINET.

Claire BAZARD, membre du COLLÉGE, est appelée à faire partie, avec *Olinde* RODRIGUES et *Hyppolite* MARGERIN, du CONSEIL INTIME des PÈRES SUPRÊMES.

Cécile FOURNEL, membre du COLLÉGE, est appelée, avec *Charles* DUVEYRIER et *Jules* LECHEVALIER, à la direction du SECOND DEGRÉ.

La direction du TROISIÈME DEGRÉ, confiée jusqu'ici à TALABOT et LAMBERT, est remise à SIMON et LAMBERT; FOURNEL est chargé de la haute surveillance du degré.

DISCOURS DE *Claire* BAZARD,

MEMBRE DU COLLÉGE.

Mes Fils,

Une fois déjà, tous réunis sous mes yeux maternels, j'ai pu vous bénir, vous dire à tous : Mes fils. Mais, vous le rappelez-vous, ce nom si doux, je ne le prononçais alors qu'en balbutiant? Vous la rappelez-vous, cette parole d'amour qui cherchait à s'échapper de mon cœur? elle expirait sur mes lèvres tremblantes; et pleine d'avenir, mais ne sachant encore que la langue du passé, à la fois suppliante et mère, je ne pouvais surtout que prier et gémir.

Et pourtant déjà combien je vous aimais! Combien j'étais heureuse et fière d'être la mère de si nobles enfans! Mais quand mes yeux, prêts à briller de joie en se fixant sur vous, cherchaient à vos côtés, et vainement, mes filles, ils s'abaissaient aussitôt pleins de larmes, et je me répétais dans l'amertume de mon cœur : Eh quoi! n'est-il donc qu'une mère pour tant de fils; pour tant de frères n'est-il donc pas de sœurs!

Mais plus de pleurs, plus de regrets! Glorifiez avec moi le Dieu de Saint-Simon; chantez nos immenses progrès depuis ce jour où je vous parlai pour la première fois.

Quelques mois sont à peine écoulés, et ce ne sont plus de plaintifs accens que je vous fais entendre! Ce n'est plus seule et tremblante que je viens parmi vous demander des filles à mes fils. Non, non! Mes heureux regards en se portant sur vous, embrassent aujourd'hui toute la famille humaine. Je voulais voir mes filles assises à vos côtés, et Dieu me permet encore de voir aux côtés de mes frères une sœur, qui fut ma fille, que mes Pères vous ont donnée pour mère.

Tristement résignée comme la chrétienne, je ne dis plus : Grand Dieu, tu condamnes ma voix à rester sans échos, car je ne suis qu'une femme. Grand Dieu, que ta volonté soit faite ! Oh! non, j'ai senti que si Dieu m'a donné puissance de comprendre sa parole, c'est qu'il voulait aussi que je la fisse comprendre. J'ai tout bravé alors, afin d'apprendre à tous la langue nouvelle, la langue sacrée qu'à peine je prononçais moi-même. Et Dieu l'a voulu, de nobles échos bientôt ont répété mes paroles!

Chers fils, écoutez-les ces chants si doux d'espérance et d'amour, ces chants qui font battre vos cœurs, qui font couler vos larmes, c'est l'hymne saint que nos pères m'ont appris, que de leurs fraîches voix, de leurs voix d'avenir, mes filles enfin répètent. Oh! dites, redites avec elles : Gloire à Dieu! gloire à Dieu. Le maître ici est aussi glorieux de n'avoir plus d'esclave, que l'esclave est fière de n'avoir plus de maître.

Enfans de SAINT-SIMON! mes heureux enfans, vous ne marchez plus séparés, vous observant avec défiance, trop souvent pour vous envier ou pour vous condamner. Vous êtes maintenant réunis; aimez-vous, éclairez-vous au même flambeau, marchez sous la même bannière.

Vous, mes filles, vous accroîtrez vos sympathies des sympathies de vos frères.

Vous apprendrez d'eux à demander au passé des leçons d'avenir.

Vous adorerez ensemble le même Dieu! Non ce Dieu mystique, insaisissable, auprès duquel, isolées et sans but, vous vous étiez réfugiées; mais le Dieu qui se manifeste sans cesse par le PROGRÈS constant, éternel de l'homme, par les beautés, de plus en plus senties, de ce vaste univers.

Vous, mes fils, vous marcherez au but, mais vous vous arrêterez parfois avec vos sœurs, pour relever celui qui tombe, pour consoler celui qui pleure.

Quand vos sœurs s'écrieront : Terre! terre! sans que vos yeux puissent la découvrir, à leurs vagues pressentimens, unissez aussitôt la puissance de vos souvenirs, votre mère vous le dit. Cette double vue est la vue du PROGRÈS, c'est la vue de Dieu vers l'humanité.

Mes Pères,

Vous venez, pour la seconde fois, d'élever en moi toutes les femmes. Je vous en ai remerciés, je vous en ai glorifiés. Mais j'ai besoin de vous dire, devant mes frères chéris, devant ma sœur, devant mes filles et mes fils, que si je sens la grandeur de la tâche que vous m'avez imposée, je sens aussi en moi la force de l'accomplir. Oui, mes Pères, je suis capable de siéger plus près de vous encore, et de vous représenter dignement si un jour vous me le commandez.

CORRESPONDANCE.

Vous êtes libéral, par conséquent irréligieux; les idées d'*autorité* et d'*hiérarchie*, les mots seuls de *religion nouvelle*, de *foi vive* plus vive que toutes celles du passé nous paraissent de nature à rencontrer chez vous d'opiniâtres résistances; vous êtes pessimiste, plus encore que libéral : aux mots de vertu, de dévoûment, un sourire d'incrédulité ne manque jamais de paraître sur vos lèvres; vous avez toujours pensé que l'âge de fer pesait à jamais sur l'humanité; l'âge d'or que SAINT-SIMON a montré aux hommes devant eux a dû vous sembler une chimère,

c'est à ces tristes *croyances*, à cette *foi* désespérante que je veux vous arracher.

Vous croyez que les hommes n'ont jamais eu d'autre guide qu'un *égoïsme* brutal, qu'ils n'obéissent qu'à un intérêt étroit et sordide; je vais vous prouver que l'homme est de plus en plus susceptible du plus beau *dévoûment* : vous avez confiance dans les principes *libéraux ;* je vous ferai voir que leur règne est passé; je veux aussi vous forcer dans vos derniers retranchemens et renverser les remparts derrière lesquels vous allez chercher de l'assurance contre la doctrine; si je suis assez heureux pour y parvenir, vous n'aurez plus le gîte où vous vous reposiez; vous serez obligés de vous jeter dans nos bras; et lorsque nous vous aurons pressé contre notre cœur, lorsque vous aurez vu comment nous chérissons nos amis, nos fils, nos frères, nos pères, vous ne voudrez plus vous asseoir ailleurs que parmi nous, vous ne voudrez plus serrer d'autres mains que les nôtres; car hors de no s les mains sont glacées et c'est parmi nous qu'est venu se fixer le bonheur après lequel au-dehors on s'épuise à courir.

L'ÉGOISME.

« Croyez-vous, dit Candide à Martin, que les hommes » se soient toujours mutuellement massacrés comme ils » le font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, » fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, » lâches, envieux, gourmands, ivrognes, ambitieux, » sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, » hypocrites et sots?

» Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient tou- » jours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé?

» Oui sans doute, dit Candide.

» Eh bien, dit Martin, si les éperviers ont toujours eu » le même caractère, pourquoi voulez-vous que les » hommes aient changé le leur? »

Ce passage de Voltaire me paraît, mon cher ami, fait tout exprès pour résumer votre philosophie; le grand-prêtre de la *critique* diffère seulement de vous en ce qu'il est moins sombre: il se complaît dans l'énumération de toutes ces plaies hideuses, il l'allonge à plaisir, il entremêle avec ses horribles misères les fleurs de son esprit.

Je conviens qu'en se plaçant à un point de vue très-restreint, en bornant les regards aux 18e et 19e siècle, tous ces vices que Voltaire s'est plu à entasser, et qui peuvent se résumer en un seul fait, la prédominance des intérêts individuels, l'*égoïsme*, affligent la société humaine, à un moindre degré cependant qu'il ne voudrait le faire croire; mais juger l'humanité en circonscrivant ses observations dans l'espace de quelques années, ce serait vouloir déduire les propriétés d'une courbe de la position d'un seul de ses points. Prenez donc un champ d'observation plus étendu, élevez-vous avec nous jusqu'à ce que votre horizon embrasse les siècles passés. Lorsque parcourant ensemble les Pyrénées, nous voulions étudier la chaîne, nous ne nous tenions pas en contemplation devant la cataracte de Gavarnie, et la tour de Marboré ; nous allions nous poser sur la brèche de Roland, sur le pic du Midi; de ces hauteurs seulement nous comprenions l'harmonie qui préside à la disposition de ces masses énormes, de ces longs rameaux, que d'un point de vue moins élevé on croirait jetés sans ordre et sans alignement.

Ce qui serait absurde en géométrie et en géologie, ne le serait pas moins dans la science la plus importante de toutes, dans celle de l'espèce humaine.

Et en effet, contradictoirement à ce qui se passe sous nos yeux, l'histoire nous atteste que l'humanité peut se glorifier de plusieurs époques où les sentimens généraux, la charité, le *dévoûment* comprimaient ou régularisaient les sentimens individuels, l'*égoïsme* qui ronge aujourd'hui les derniers fils du lien social. Comme pour donner un démenti à Voltaire, elle nous montre entre lui et nous une régénération resplendissante d'enthousiasme. Dans cette crise terrible beaucoup d'intérêts furent, il est vrai, horriblement froissés; le sang innocent y coula par torrens; mais on y vit bien des hommes sacrifier leurs richesses, leur vie; il s'en trouva qui firent bien plus, qui consentirent à immoler leur mémoire.

« Ah! direz-vous, je ne veux pas de votre *dévoûment*, » s'il ne doit jamais paraître sur la terre qu'au milieu de » la foudre et des éclairs, si les fêtes qu'il apporte aux » hommes sont des funérailles. Ainsi que disaient les » Hébreux sur le mont Horeb : « Que je ne voie plus ce » feu effroyable, de peur que je ne meure. » Non, je ne » veux pas de votre dévoûment : mieux vaut mille fois » notre égoïsme, il n'est pas souillé de sang. » Je pourrais vous répondre que si l'*égoïsme* qui domine aujourd'hui dans le cœur de l'homme ne fait pas tomber des têtes devant la statue de la liberté, il fait lentement mourir de misère et de faim des populations entières; que *s'il ne bat pas monnaie sur la place de la révolution*, il bat monnaie dans les ateliers, dans les manufactures, dans le champ du laboureur, partout où il y a des hommes qui travaillent; pour le moment, j'aime mieux vous faire remarquer que, si j'ai invoqué les souvenirs de la révolution française pour vous montrer que l'homme est susceptible de sentimens généreux ou généraux, c'était pour citer un exemple que votre esprit sceptique ne pût pas récuser; car vous êtes né avant que les convulsions qui agitèrent la France, durant cette grande crise, ne fussent apaisées; les acteurs de ce drame immense sont encore vivans au milieu de nous; vous pouvez les interroger.

Mais parmi toutes les époques où l'humanité obéit à des sentimens généraux, celle-ci est entièrement exceptionnelle par toutes les circonstances qui la caractérisent; c'est ce que vous comprendrez mieux quand je vous aurai fait connaître ces époques, que je vous aurai exposé leurs caractères.

Oui, mon cher ami, il y a eu des siècles où l'espèce humaine n'était pas atteinte de la lèpre d'un *égoïsme* hideux ; où les liens *sociaux* n'étaient pas relâchés ou rompus; où les affections n'étaient pas purement *individuelles*, où il régnait des sentimens *généraux* très-puissans qui domptaient tous les orgueils désordonnés, embrasaient toutes les âmes, dominaient toutes les intelligences et présidaient à tous les actes; alors en un mot, le *moi* humain, n'aspirait pas à une *souveraineté* vaniteuse à une indépendance *sauvage* : il y avait *dévoûment*.

Ces époques étaient *religieuses ;* j'insiste sur ce fait.

Celle qui est la plus rapprochée de nous, l'époque chrétienne, est le type le plus parfait qu'on puisse encore

en citer. Le sang des milliers de martyrs, les déserts de la Thébaïde, les croisades, l'institution de la chevalerie, la charité des filles de Dieu qui s'est perpétuée jusqu'à nous, la soumission, mélange de respect et d'amour, qui animait l'univers entier composé de sociétés belliqueuses envers un seul homme armé seulement d'une parole de paix, le SOUVERAIN PONTIFE; tous ces faits attestent la puissance des principes d'amour et de fraternité prêchés par le christianisme; tout cela prouve que ces préceptes divins avaient discipliné l'*égoïsme* et les appétits brutaux, et qu'ils leur avaient superposé la sympathie vive, la charité, le *dévoûment*.

L'époque chrétienne avait été précédée d'autres ères religieuses, telles que celles du monothéisme juif, du polythéisme grec et romain. Dans toutes il était un réglement puissant imposé à l'*égoïsme*. Et comme elles furent plus spécialement sous l'empire de lois de crainte, dans toutes, il était des actes interdits aux hommes sous peine d'encourir la colère de la Divinité, il en était d'autres qu'on pratiquait habituellement pour se la rendre propice; pour apaiser son courroux, les hommes consentaient à des déchiremens cruels, à des douleurs amères, à des sacrifices sanglans, ou même les recherchaient avec empressement.

Dans tous les âges religieux dont l'histoire nous a consacré le souvenir, la *religion* constitue l'*unité sociale*. C'est un *lien* qui unit tous les hommes dans un *but* nettement déterminé; c'est elle qui règle l'organisation sociale et qui fait converger vers ce *but* les sentimens, les idées et les efforts des hommes; c'est par elle qu'ils aiment ce *but*, qu'ils le connaissent, qu'ils cherchent à l'atteindre à force de travaux ou même de sacrifices. Et jusqu'à nous la répression des appétits brutaux, l'abnégation des intérêts les plus chers, de la vie même, ont été les conditions qu'elle a mises au succès.

Le *but* du christianisme était essentiellement pacifique; mais avant lui, toutes les religions se résolvaient dans la pratique en un patriotisme belliqueux; les sociétés n'avaient qu'un *but*, la conquête. La guerre était sainte; les dieux descendaient de l'Olympe pour marcher à la tête des soldats; les qualités les plus agréables aux dieux étaient le courage et la force: les grands sacrifices imposés aux hommes, volontairement acceptés ou même desirés par eux, tendaient toujours à assurer le succès d'entreprises guerrières: Protésilas, les Décius, Curtius, le roi Codrus, s'immolèrent ainsi au triomphe de leurs cités.

Les grandes époques caractérisées par une religion, par une organisation dans un but déterminé et par conséquent par des sentimens et des efforts communs, par des idées générales, par du dévoûment, sont ce que nous appelons *époques organiques*. Ce sont celles qu'il vous faut biffer de l'histoire de l'humanité, si vous tenez à prouver que l'égoïsme a régné sans partage sur la terre.

Jusqu'à notre maître l'humanité n'avait pas eu conscience de sa destination; elle avait marché les yeux bandés, en progressant vers un but qui lui est assigné; elle n'avait qu'à moitié la science du *bien* et du *mal*: aussi un immense *progrès* c'est la notion qu'elle acquiert aujourd'hui du *progrès* lui-même de sa propre perfectibilité. Tous les législateurs qui se sont succédé dans le passé avaient cru tour à tour que leur édifice était celui où l'humanité devait trouver son asile définitif; mais un jour venait où l'espèce humaine se trouvait à l'étroit; elle étouffait dans l'enceinte qu'avec joie d'abord elle était venue remplir; ses chefs s'efforçaient de l'y retenir, appuyant leurs exhortations sur des textes immuables, aidant les textes par la force. Elle restait ainsi comprimée, passant par intervalles de la patience à la fureur, de la fureur à l'abattement, jusqu'à ce qu'un jour elle saccageât sa prison et se répandît au dehors, comme un aiglon qui prend son vol en brisant sa coque.

C'est ainsi que lorsque l'humanité a passé d'un état *organique* à un autre, elle a procédé au renversement de celui-là avant d'établir celui-ci. Il s'est trouvé des hommes qui ont attaqué violemment le système religieux et social vieilli: d'autres hommes, par amour de l'ordre, par crainte de l'anarchie, se sont opposés aux démolisseurs. Il y a eu ainsi lutte entre les démolisseurs et les conservateurs, entre les classes nombreuses et utiles, qu'écrasaient les priviléges, et les classes privilégiées, entre l'avenir et le passé; l'unité *sociale* a été rompue et s'est dissoute en mille unités *individuelles*. DIEU, qui était le type de cette unité, a été méconnu d'abord, nié ensuite; les sentimens *généraux* ont disparu, l'*égoïsme* est resté seul maître du terrain; la société, réduite à une juxta-position d'êtres isolés, agitée de convulsions, a erré sans chef, sans espoir, sans but, jusqu'à ce qu'un homme se levât, vraiment inspiré de Dieu, à la voix duquel le voile qui cachait aux hommes leur avenir se déchirât; assez puissant pour exciter des sympathies nouvelles, pour réchauffer des cœurs glacés, pour relier en un *corps social* compacte des *individus* sans volontés communes, sans pensées, sans actes communs. Cet homme était le révélateur d'une religion nouvelle, le fondateur d'une nouvelle époque *organique*; c'était un MOISE, un JESUS-CHRIST, un SAINT-SIMON.

Ces temps de destruction, caractérisés par l'irréligion, par l'absence de but social, par la prédominance de l'*égoïsme* (1), sont ce que nous appelons époques *critiques*.

Comme vous êtes de ces hommes à qui il faut toujours présenter des pièces à l'appui, je m'empresse de vous citer deux exemples d'époques *critiques* bien déterminées.

L'une se manifeste nettement par la sanglante agonie de la république romaine, et par la physionomie fangeuse du régime impérial.

L'autre a commencé aux réformes de Luther et de Calvin; et elle s'est prolongée jusqu'à nous, après avoir donné, par la révolution française, une terrible secousse au monde.

Ainsi, mon cher ami, nous vivons dans une époque *critique*; et comme elle est à son terme, l'*égoïsme* concentré a imbibé toutes les fibres du corps social: tous les vices qu'il enfante se montrent dans leur hideuse nu-

(1) Il est arrivé qu'à certains instans des époques *critiques*, les démolisseurs aient combiné leurs efforts, que les hommes se soient étroitement unis pour détruire, organisés pour désorganiser. Pour me servir d'une expression minéralogique qui s'applique très-bien ici, il y a eu alors *pseudomorphie d'époque organique*. On a vu ainsi quelques-unes des vertus des âges religieux briller par instans dans les siècles d'irreligion, semblables aux éclairs qui viendraient par intervalles dissiper les ténèbres d'une nuit profonde. La révolution française a lui de la lumière d'un de ces éclairs.

dité. La lutte entre les démolisseurs et les partisans de l'ancien système a perdu ce caractère de grandeur qu'elle avait autrefois; ce n'est plus, comme disait un classique, l'aigle de Jupiter pressant dans ses serres aiguës un énorme dragon, et de son bec recourbé déchirant les flancs du monstre, c'est une armée de corbeaux croassant autour d'un cadavre. A ce dégoûtant spectacle on sent son ame brisée ; on a honte de l'humanité ; le découragement s'empare de nous, et nous nous replions sur nous-mêmes pour rechercher si nous n'avons pas quelque chose qui nous distingue du reste des hommes.

Mais que dis-je? nous! ce n'est pas moi, ce ne sont pas les Saint-Simoniens qui désespèrent; c'est vous, vous qui avez perdu le souvenir du passé et l'espérance de l'avenir : c'est vous qui déchirez les plus belles pages de l'humanité, et qui dites : L'homme est tel qu'il fut toujours, tel qu'il sera à jamais, incapable de devoûment, exclusivement dominé par un honteux *égoïsme* : c'est vous qui vous écriez comme le dernier des Brutus : *O vertu, tu n'es qu'un vain nom;* c'est vous qui, si vous aviez comme lui une âme exaltée, une noble énergie, vous précipitez, riez comme lui sur la pointe de votre épée : ce n'est pas nous, c'est vous qui vous repaissez des chimères d'une philosophie déchirante. Nous voulons, nous, dissiper ces rêves qui vous tourmentent : vous ne croyez pas à la sympathie, à l'accord des hommes, vous prétendez qu'un intérêt grossier est le seul mobile de l'humanité; eh bien, venez parmi nous; vous y trouverez la preuve vivante de votre erreur; vous êtes incrédule, vous voulez voir, vous voulez toucher, venez donc parmi nous, et quand vous aurez vu, que vous aurez touché, nous n'aurons plus besoin pour vous prouver l'union, la sympathie, le devoûment, d'évoquer devant vous les siècles passés.

LE LIBÉRALISME.

Je passe maintenant à l'autre question : Je vais attaquer le libéralisme, ce colosse aux pieds d'argile auquel il manque aujourd'hui une tête d'or.

Si vous avez lu les résumés publiés dans l'*Organisateur*, si vous vous rappelez nos conversations, il doit vous être démontré que le système catholique et féodal n'était que provisoire. C'est du reste un fait que vous n'avez jamais eu beaucoup de répugnance à admettre.

Lors donc qu'il eut accompli tous les *progrès* qu'il était en lui de faire faire à l'humanité, il dut être renversé : et c'est à quoi protestans de toute nature, depuis le gallican jusqu'à l'athée, et libéraux de toute nuance, depuis le royaliste constitutionnel jusqu'au démocrate le plus renforcé, travaillent depuis trois siècles.

L'attaque fut d'abord dirigée contre l'ordre *religieux*, qui est la *théorie*; c'est en dernier lieu seulement que des mains vigoureuses ont porté la hache sur l'ordre *politique*, qui est la *pratique*.

Aujourd'hui le succès de la guerre est assuré aux démolisseurs ; et si de la hauteur où nous sommes placés nous examinons leur plan d'attaque, nous reconnaîtrons qu'il était admirablement conçu, bien mieux qu'ils ne le pensaient eux-mêmes.

Dans l'ancien ordre de choses, comme dans tout état *organique*, il y avait *religion* ; *lien*, *unité* ; il y avait *hiérarchie* fondée sur la supériorité morale et intellectuelle dans l'ordre spirituel, sur la protection des vassaux par les seigneurs dans l'ordre temporel.

Pour désorganiser, pour délier, les réformateurs ont opposé l'*égoïsme* ou l'*individualisme* à l'*unité*. Dans l'ordre spirituel, ils l'ont appelé *liberté de conscience;* dans l'ordre temporel, *liberté civile* ou simplement *liberté*.

Le principe d'individualisme ou de *liberté* a été pour eux un grand arsenal d'où ils ont tiré toutes leurs armes, semblables à un général assiégeant qui fait sortir successivement de son parc toutes les batteries avec lesquelles il bat en brèche les ouvrages des assiégés : ils ont eu la batterie de la liberté de conscience, la batterie de la liberté du commerce, la batterie de la liberté individuelle; depuis cinquante ans ils ont établi leur quartier général à la batterie de la *souveraineté du peuple* (c'est-à-dire la souveraineté de chacun) ; de là ils ont fait un feu effroyable, ils ont ébranlé tous les trônes, ils ont foudroyé le droit divin.

Cette artillerie, qui leur a valu le gain de toutes leurs batailles rangées, qui est la force de leur armée, a été merveilleusement secondée par une nuée de pamphlétaires-tirailleurs, troupe légère harcelant sans relâche l'ennemi féodal et catholique. Les chefs eux-mêmes ne dédaignaient pas de venir se confondre dans les rangs de cette milice toujours alerte, afin de porter des coups de leur propre main. Le général en chef de la *critique* au 18e siècle, Voltaire affectionnait singulièrement cette guerre d'escarmouches. Il aimait à se mêler à ces troupes indisciplinées ; comme le Teucer d'Homère, il venait y choisir, y ajuster ses victimes.

Aujourd'hui l'issue de la lutte n'est plus douteuse : il ne reste de l'ancien ordre de choses que des débris, des pans de murs chancelans : ses défenseurs, vingt fois battus, vingt fois décimés, sont sans union et sans force : aussi les terribles redoutes du libéralisme ont cessé leur feu; elles restent nues, dégarnies, silencieuses, comme la grande redoute de Jemmapes, au pied de laquelle personne ne passe encore sans émotion. L'armée libérale s'est dissoute; elle s'est résolue en mille bandes, sans lien : semblables à ces compagnies de routiers pillards dans lesquelles s'enrôlaient les soldats à la suite de chaque guerre du moyen âge. Dernièrement elle s'est momentanément rassemblée pour frapper un dernier coup sur ses ennemis débiles; et une fois le coup porté, elle a dû se débander immédiatement ; l'accord avait cessé dans son sein dès l'instant où avaient cessé de pleuvoir sur elle les balles des Suisses et la mitraille de la garde royale.

Les hommes de la *critique* n'avaient pas remarqué que tous leurs dogmes n'avaient qu'une valeur *négative*; que chacun d'eux était purement et simplement la *négation* d'un dogme ou d'un principe constitutif correspondant du système catholique et féodal ; que tous se résumaient dans l'*égoïsme*, l'individualisme, qui est la *négation* d'un ordre social quelconque. Ils ont cru et ils ont proclamé que ces principes étaient des vérités éternelles, immuables, qui devaient être appliqués en tout temps et en tout lieu ; qu'ils étaient la base sur laquelle il fallait appuyer une organisation sociale définitive. En cela, ils se sont doublement trompés.

C'est d'abord une grande erreur de la part des libéraux de croire que leurs dogmes soient des vérités immuables. Il n'est de *vrai* que ce qui favorise le *progrès* de l'humanité. Les principes libéraux ont été *vrais* lorsqu'il y a eu lieu de détruire un ordre de choses vieilli ; car alors la destruction c'était le *progrès*. Une fois ce renversement opéré, ils sont intempestifs, ils sont *faux*; car alors ils sont hors du *progrès* ou directement hostiles au *progrès*.

L'autre erreur commise par les réformateurs est encore plus manifeste. Il est aussi impossible d'employer les principes libéraux pour bases d'un nouvel ordre *social* qu'il le serait de construire une ville à coups de canon.

Supposez en effet une société solidement affermie, une religion nouvelle réunissant toute l'humanité en une seule famille, les hommes animés des mêmes sentimens, des mêmes pensées, combinant leurs efforts vers un but commun ; supposons un ordre social harmonique, où la MORALE serait *une*, où un vaste plan embrasserait l'ensemble et les détails des travaux *scientifiques* et *industriels*; faisons un jeu d'esprit : supposons qu'il fût possible de renverser un édifice aussi solide, aussi bien relié dans toutes ses parties ; qu'y aurait-il de mieux à faire pour opérer ce renversement, pour relâcher la MORALE, pour briser les liens d'affections, pour substituer *l'anarchie* à *l'harmonie* dans la *science*, pour que *l'industrie* devînt une tour de Babel, ou même pis, une mêlée, un champ de bataille?

Il faudrait y venir prêcher, sauf à prêcher dans le désert, que les droits *naturels* et *imprescriptibles* des hommes sont méconnus; persuader à chacun que l'autorité, toute de sollicitude et d'amour, qu'exercent sur lui les hommes plus MORAUX, plus *savans*, plus *habiles* que lui, est une oppression; qu'il doit se faire à lui-même sa RELIGION; que le gouvernement, dont il bénit tous les jours la protection éclairée et la direction douce, devrait se borner au balayage et à l'éclairage publics; que l'industrie serait bien plus florissante si chacun était le juge de sa capacité spéciale, si tous, jusqu'au plus ignorant et au plus inhabile, appelaient à leur tribunal les grandes et difficiles questions régulatrices de *l'industrie* et de la *science*; qu'en un mot la liberté de conscience, la liberté individuelle, la souveraineté du peuple, la liberté de commerce sont foulées aux pieds par des *prêtres de Thèbes et de Memphis* et horriblement par des tyrans.

Un pareil langage ne serait certainement pas intelligible dans la société telle que nous l'avons supposée ; mais enfin s'il l'était, cette société si bien coordonnée ferait place à une anarchie telle que celle que nous avons sous les yeux.

Et n'allez pas dire que nous sommes des absolutistes, que nous rêvons un despotisme de fer; nous ne voulons pas, il est vrai, être *libres* à la façon des libéraux; mais nous disons que, dans la société Saint-Simonienne, les hommes seront *libres* de la seule *liberté* véritable.

Celui-là est *libre* qui est heureux ; celui-là est *libre* qui aime ce qu'il fait; celui-là est *libre*, fût-il au dernier rang d'une nombreuse *hiérarchie*, qui chérit ses supérieurs, qui reconnaît cette *hiérarchie* : or, dans la société Saint-Simonienne, les hommes chargés de l'éducation de la jeunesse ne seront pas comme aujourd'hui des professeurs hérissés de grammaire, s'inquiétant beaucoup des mœurs et des habitudes de la Grèce et de Rome, fort peu des mœurs et des usages de leur siècle. L'objet principal de leur attention sera de découvrir l'aptitude et la capacité de chacun, de développer les aptitudes, de classer les capacités.

Chacun sera ainsi rangé dans la ligne qui lui conviendra, et à sa place dans chaque ligne; et comme cette société sera éminemment religieuse, c'est-à-dire que l'orgueil et l'ambition y seront régularisés et conciliés avec la soumission, le dévoûment; comme la religion sanctifiera le *travail*; et élèvera toutes les *professions* industrielles au rang de *fonctions sociales*, qu'elle reliera d'un lien d'amour et de confiance les inférieurs aux supérieurs, chacun aimera ses attributions, chacun reconnaîtra la *hiérarchie*. C'est ainsi qu'il y aura *liberté* dans l'avenir; mais ce ne sera pas celle que vous rêvez. Préoccupés du souvenir d'un *lien* qui était devenu une lourde chaîne, d'une *hiérarchie* qui s'était changée en tyrannie, vous ne voulez plus de *lien* ni de *hiérarchie*; vous dissolvez la société ; vous voulez hérisser la terre d'un nombre immense de *souverainetés individuelles*, susceptibles, inquiètes, jalouses. Ceux d'entre vous qui sont les plus conséquens nient comme J.-J. Rousseau la sociabilité de l'homme ; ils ne voient de sûreté pour lui que dans la vie sauvage. Votre *liberté*, c'est l'isolement; la nôtre, c'est le développement de toutes les facultés, c'est la satisfaction de toutes les sympathies, c'est le bonheur. L'humanité préférera la nôtre.

Si vous voulez reconnaître sous un autre point de vue l'impuissance radicale des principes libéraux, soumettons-les à une autre épreuve ; examinons s'ils ont quelque vert pour guérir les plaies dont la société actuelle est affligée. A cette occasion, je n'arrêterai pas long-temps votre attention sur l'égoïsme, la cupidité, dont tous sont plus ou moins gangrénés, sur l'effrayante anarchie, la ruse, l'intrigue et la violence qui désolent aujourd'hui la *science*, l'*industrie* et les *beaux-arts*. Les libéraux se moquent des Chinois, qui supposent que leur empire est un vaste continent autour duquel sont groupées de petites îles, représentant chacune un des grands états de l'Europe. Ils ne conçoivent pas que Louis XIV, voulant mettre fin au désordre qui a accompagné la débâcle de la féodalité, ait dit : « L'état, c'est moi »; et mille fois plus vains que les Chinois, mille fois plus fiers que Louis XIV, ils se complaisent, ils s'admirent dans leurs personnes; chacun d'eux se fait *centre*, chacun d'eux se fait *souverain*.

Cet égoïsme est sans contredit la plaie la plus hideuse des sociétés actuelles; mais il en est une autre plus saignante.

Lorsque Bonaparte débarqua en Egypte, il fit une proclamation aux *fellahs*, et il leur dit: « Nous ne sommes » pas les ennemis des vrais croyans ; nous sommes les » ennemis des Mamelouks. Y a-t-il un beau cheval? il » est pour un Mamelouk ; y a-t-il une belle maison ? elle » est pour un Mamelouck ; y a-t-il une belle femme? elle » est pour un Mamelouk. » Les *fellahs* comprirent le général en chef; ils s'abstinrent, autant qu'il leur fut possible, de prendre part à la guerre contre les Français; ils leur apportèrent exactement le *miri* qu'auparavant ils payaient aux Mamelouks.

Nous, Européens, nous avons aussi *nos Mamelouks*, à qui nous payons le *miri*, à qui appartiennent de droit tout beau cheval, toute belle maison, toute belle femme : ce sont les *oisifs*, nobles et bourgeois, qui sucent la substance du travailleur, qui se gorgent de sa faim, qui se pavanent de sa misère.

Lorsque les Français arrivèrent en Egypte, le seul droit y était le droit du plus fort, comme dans tout état de civilisation peu avancée. Les Mamelouks étaient les maîtres, parce que seuls ils avaient la puissance d'établir l'ordre. Il y avait *hiérarchie*, fondée sur le glaive, il est vrai ; mais c'était la seule possible au milieu de *fellahs* lâches, misérables et ignorans, d'Arméniens, de Juifs et de Francs astucieux. Les relations entre les supérieurs et les inférieurs étaient les mêmes qu'entre les châtelains et les vassaux du moyen âge : protection armée de la part des premiers, obéissance passive de la part des seconds. Mais en quoi nos Mamelouks protègent-ils les travailleurs? Leurs exemples, leurs lumières, leurs ordres sont-ils donc indispensables à la conservation de la société? Non, ce n'est point par leur supériorité morale, intellectuelle ou physique qu'ils peuvent justifier les privilèges qu'ils s'arrogent ; ce n'est pas dans les salons du faubourg Saint-Germain ou du faubourg Saint-Honoré qu'il faut aller chercher la morale en action, que brille l'éclat de la science ; quant à leur supériorité physique, ce n'est pas par l'industrie qu'elle se manifeste ; ils se font gloire de leur *oisiveté;* ce n'est pas par la guerre; car ce sont les classes inférieures qui ont triomphé de l'Europe coalisée; ce sont les classes inférieures et la jeunesse studieuse qui, récemment, ont délivré la France de Charles X : et eux qui sont-ils? Les uns sont les vaincus de l'émigration ; les autres sont les conspirateurs vaincus du 13 vendémiaire, ou, ce qui est encore pis, les vainqueurs de la petite guerre électorale, les héros des dîners constitutionnels.

Or, maintenant, s'il est bien avéré qu'un cupide égoïsme ronge le corps social; que les classes supérieures vivent dans une *oisiveté* honteuse pour elles, mortelle pour les *travailleurs*; que les classes inférieures soient en proie aux privations et à la misère; qu'elles mordent leur frein ; comment, avec les doctrines libérales, fermerez-vous ces plaies? Il y a impossibilité radicale ; car ce n'est pas au nom de principes égoïstes que vous vaincrez l'égoïsme, que vous toucherez le cœur des *oisifs*, que vous ferez prendre patience aux *travailleurs*.

Il est un certain nombre d'égoïstes heureux, ayant bonne table et bon lit, pour qui la vie est sans amertume, le passé sans regrets, l'avenir sans nuages ; qui se disent : *Tout est bien*. Ces hommes n'ont jamais connu ou du moins ils ont oublié les souffrances horribles du peuple. Bonnes gens au fond, inoffensifs, ils veulent donner de l'éducation aux classes inférieures; il en est beaucoup qui sont très-chauds partisans de l'enseignement mutuel ou de la méthode Jacotot. Ce sont eux qui font de la philanthropie à raison de 25 fr. par an, soit à la société de la Morale chrétienne, soit dans quelque comité de leur département ; ce sont eux qui souscrivent aux bals pour les indigens, et à tout cela ils trouvent gloire, plaisir et profit. Gloire, car, après tout, il y a dans leur fait un peu de générosité, dont ils se sentent fiers, c'est chose si rare aujourd'hui : plaisir et profit; car, indépendamment de la danse, des glaces, des sorbets et de la considération qui leur reviennent, ils sentent réellement quelque émotion qu'ils n'éprouvent pas lorsqu'ils vont tout simplement, pour la même somme, déjeuner au Café de Paris. Ce sont eux qui, selon qu'ils ont plus ou moins d'intelligence, font ou écoutent de très-beaux discours où il est question des progrès toujours croissans de la prospérité publique, du bonheur des classes industrielles, de la poule au pot, de leur propre libéralité. Ils s'extasient devant l'ordre légal, devant l'*égalité* base de notre système politique. Il en est qui sont persuadés que bientôt des ruisseaux de miel et de lait vont couler sur la terre; ils le croient sérieusement; ils le disent fort éloquemment le soir en hiver au coin d'un bon feu ; ils le répètent en été, en prenant une glace chez Tortoni, et ils sont excusables ; ils sont comme le Champagne de Labruyère : Comment concevoir, au sortir d'un excellent dîner, qu'on puisse quelque part mourir de faim?

Ces bonnes gens sont le *servum pecus* du libéralisme. Je suis loin de vouloir vous ranger parmi eux. Si je vous en parle c'est qu'il est possible que vous partagiez jusqu'à un certain point leurs opinions sur l'éducation donnée au peuple, sur la philantropie et sur l'égalité devant la loi. Un mot sur chacun de ces points :

L'éducation donnée au peuple ne peut améliorer son sort : et en effet, supposez que tous les ouvriers sachent l'arithmétique, la géométrie et la physique ; la constitution de la propriété restant la même, en seront-ils moins à la merci des propriétaires *oisifs?* Ils seront plus habiles, soit ; mais tant qu'ils n'auront pas entre les mains les instrumens de travail (terres, usines, capitaux), le bénéfice de cette habileté sera tout pour les *oisifs*. Le résultat sera le même que s'il s'agissait d'une amélioration dans les mécaniques.

Et puis remarquez qu'en développant l'intelligence et la force des ouvriers sans changer leur condition, sans leur attribuer une plus forte part sur le produit de leur travail, sans cesser de les tenir inclinés sous la domination humiliante des *oisifs*, on ne fera que leur rendre plus insupportable le joug qui pèse sur eux, que leur donner plus de désirs et de moyens de le secouer.

Je ne m'arrêterai pas à la philantropie. On l'a irrévocablement jugée en disant qu'elle était la parodie de la charité chrétienne.

Je passe à l'*égalité devant la loi*. Considérée comme destruction d'une partie des priviléges de la naissance, comme transition vers un état meilleur, je l'honore ; je rends autant que vous justice aux hommes qui la proclamèrent avec tant d'enthousiasme dans la fameuse nuit du 4 août ; ils firent pour l'émancipation des travailleurs tout ce que les hommes les plus avancés pouvaient alors encore concevoir. Le temps n'était pas venu d'annoncer aux hommes *l'égalité de chances*, quelle que soit la naissance, de prêcher la LOI nouvelle : À CHACUN SELON SA CAPACITÉ, À CHAQUE CAPACITÉ SELON SES ŒUVRES.

C'est seulement comme institution définitive que je la repousse ; car, ainsi présentée, elle est fictive et mensongère; et pour vous faire partager mon éloignement, je vais la dépouiller de tous les prestiges dont l'entoure aujourd'hui

l'éloquence vide mais sonore de nos législateurs. Je vais la traduire en langage ordinaire.

Les *oisifs* riches et puissans ont dit aux *travailleurs* pauvres et faibles : « Avant la révolution, vous et votre » race vous n'aviez rien, nous et notre race nous avions » tout. Cet état de choses ne peut durer, il est contraire » à vos *droits naturels et imprescriptibles*. En conséquence, » à l'avenir nous serons tous *égaux* : seulement, nous et nos » fils, nous aurons tout; vous et vos fils, vous n'aurez » rien. Les lois seront les mêmes pour tous, sauf quel- » ques réglemens particuliers en faveur des propriétaires » fonciers qui, à ce titre, sont généralement *oisifs*, et sauf » quelques petites dispositions sur la coalition des ouvriers; » du reste, le membre de la société quel qu'il soit, qui » manquant de tout, et voulant donner un morceau de » pain à sa femme et à ses enfans, s'avisera de dérober » à son voisin, celui-là sera mis hors la loi : nous l'en- » verrons d'un commun accord pourrir dans les ba- » gnes, ou pour plus de simplicité nous l'adresserons à » son *juge naturel*. Nous serons tous également accessibles » aux emplois; par conséquent, tous les préfets et les con- » seillers d'état seront pris parmi nous; mais nous vous » réserverons toutes les places de gendarmes et de gardes- » champêtres, et pour preuve de notre magnanimité, » nous aurons soin qu'il y ait toujours un peu plus de » gendarmes et de gardes-champêtres que de préfets et » de conseillers d'état. Cela étant convenu, l'*ordre légal* » *est la plus belle invention de l'esprit humain*, et la paix du » monde est assurée; en foi de quoi crions ensemble : » Vive la charte, vive l'ordre légal! »

Tel est le véritable sens de l'*égalité* constitutionnelle, et je ne prétends pas avoir le mérite de cette traduction; les niveleurs l'avaient déjà faite en 93. Mais parce que l'*inégalité*, fondée sur le seul droit de la naissance, leur semblait absurde avec raison, ils crurent qu'il ne devait y avoir aucune *inégalité*. Ils ne virent pas que l'*égalité absolue* qu'ils rêvaient, n'eût été qu'une immense toile de Pénélope. Ils ne comprirent pas que pour niveler l'importance sociale des individus, pour niveler les richesses et le bien-être matériel, il faudrait pouvoir niveler les cœurs, les intelligences et les bras.

Nous, fils de SAINT-SIMON, nous réglerons l'*égoïsme* par une religion nouvelle, plus vaste et plus féconde, plus chère aux hommes que ne l'ont été toutes celles du passé. Au nom de DIEU et de SAINT-SIMON, nous reconstituerons une puissante unité sociale; nous ferons consentir les riches à l'abolition de l'héritage, nous la leur ferons aimer, et nous conduirons l'espèce humaine au but révélé par notre maître.

Et qu'on ne vienne pas nous objecter la difficulté de notre sainte entreprise; nous venons demander, il est vrai, aux puissans un sacrifice qui doit leur sembler grand; mais le sentiment religieux en a déjà réalisé de non moins étendus.

Et si vous croyez invincibles les répugnances des classes supérieures, si vous prétendez qu'il doit en résulter un obstacle insurmontable, nous vous demanderons si les ouvriers supportent patiemment leurs douleurs, s'ils aiment, s'ils respectent ceux qui les exploitent; nous vous rappellerons quelle vigueur, quel dévoûment montrèrent les hommes qu'on appelle avec affectation le *peuple* lorsqu'à la fin du siècle dernier ils crurent apercevoir l'aurore d'un jour meilleur; quelle vigueur, quel dévoûment ils montrèrent, il y a huit mois, quand il a fallu affronter les satellistes de Charles X.

Nous vous donnerons ainsi la mesure de l'enthousiasme, du dévoûment avec lequel ils se presseraient autour de ceux qui viendraient leur dire : *Nous sommes les amis des vrais croyans, nous sommes les ennemis des Mamelouks.*

Loin de nous certainement la pensée de prêcher la révolte : nous, apôtres de l'ordre, nous n'invoquerons jamais l'appui du désordre; le caractère des Saint-Simoniens, les rangs dans lesquels ils se recrutent, la nature et le style de leurs publications, sont autant de garanties à cet égard. Je veux seulement vous faire comprendre que le levier dont peut disposer l'individualisme n'est pas si puissant qu'il doive nécessairement tout réprimer et tout refouler. Il faudra que les classes qui se donnent le nom de classes supérieures, reconnaissent que la transmission actuelle de la propriété est un privilége de la naissance; que c'est la dernière transformation de l'empire de la force; qu'il est temps qu'elle subisse le sort des autres privilèges héréditaires, qu'elle disparaisse comme ont disparu l'esclavage, le servage et les droits féodaux. Car si elles se refusaient à concevoir combien il est odieux qu'un *oisif* prélève une part sur le produit du *travail* de l'industriel; si elles voulaient persister à exploiter leurs semblables à leur profit au moyen de l'*héritage*; si elles essayaient d'arrêter le progrès, de lui opposer une digue, si elles recouraient à la force, le progrès continuerait sa marche malgré elles, la digue serait emportée, et elles-mêmes courraient risque d'être écrasées par l'orage qu'elles auraient amassé au-dessus de leur tête.

RELIGION
SAINT-SIMONIENNE.

PUBLICATIONS.

Le Globe, journal quotidien : 80 fr. pour un an, 40 fr. six mois, 20 fr. trois mois.

Exposition de la Doctrine de Saint-Simon, 1ère année. 1 vol. in-8°, 2e édition, 7 fr. 50 c.

Exposition de la Doctrine de Saint-Simon, 2e année. (*sous presse*).

Tableau Synoptique de la Doctrine de Saint-Simon, 3 fr.

Lettres sur la Religion et la Politique, in-8°, 3 fr.

Appel aux Artistes, br. in-8°, 2 fr. 50 c.